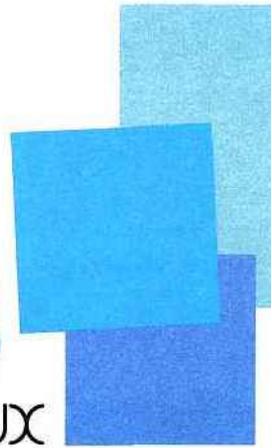


■ mieux pour mes lectures

# L'été de mes 9 ans

ou feutre noir et bien baveux



PAR GILLES PARIS

**R**osita Dolini, notre gardienne, est née à Roquebrune et connaît tout le monde dans la résidence. Elle n'est pas assez vieille pour avoir travaillé au Grand Hôtel du Cap-Martin, mais elle en sait toute l'histoire. Elle pense que le grand incendie qui a ravagé l'hôtel dans les années trente a été volontairement causé par ses propriétaires pour toucher des assurances. Et personne ne peut la contredire vu que tout le monde est mort depuis longtemps. Rosita se méfie des gens qui se sont enrichis trop vite pour être honnêtes. Elle lit *Point de vue*, auquel la baronne de Liseray, la plus ancienne cliente de la résidence, l'a abonnée. Rosita est incollable sur les têtes couronnées et les mariages princiers. Elle est capable de faire la liste de tous "les grands de ce monde", comme elle les appelle, qui sont venus au Cap-Martin. Le prince de Galles, futur Edouard VII, roi d'Angleterre, Sissi l'impératrice — plus facile à retenir que son vrai nom que j'ai dû écrire plusieurs fois avant de le connaître par cœur, Elisabeth de Wittelsbach —, le comte Ferdinand de Lesseps, le prince Napoléon Charles Bonaparte, Sacha Guitry, Picasso, le poète italien Gabriele D'Annunzio, le sculpteur Auguste Rodin, la reine Victoria d'Angleterre.

Bon, moi, tous ces noms ça ne me dit pas grand-chose, je suis encore trop petit. Le petit de ce monde. Mais à voir l'éclat dans les yeux de Rosita quand elle les cite et me force à les retenir sous sa dictée, je me dis qu'on a bien de la chance

d'avoir hérité de cet appartement où tous ces gens ont peut-être dormi dans mon lit. Dans le salon de Rosita, on peut regarder tous les exemplaires de *Point de Vue* qu'elle a gardés depuis le premier numéro offert par la baronne. Des piles hautes comme moi de chaque côté de la grande fenêtre qui donne sur un jardin de violettes.

Le mari de Rosita est mort en tombant d'un toit. Elle n'est pas triste parce que son maçon de mari passait du toit au bar, et rentrait souvent tard dans la nuit. Depuis, Rosita dort mieux, un grand lit rien que pour elle et pas un seul ronflement, sauf peut-être les siens, mais qu'elle n'entend pas. Elle n'a plus que Lorenzo et toute la grande famille de la résidence qu'elle doit prendre sous son aile, de Pâques à Noël. Près de deux cent cinquante personnes l'été et vingt à Noël, en comptant les chats. Des vacanciers qui viennent de France, mais aussi de Russie, des États-Unis, d'Australie, d'Ukraine, d'Angleterre, de Pologne et d'Italie. Un peu comme les têtes couronnées autrefois, mais sans la couronne. Et le soir, quand on joue sur la terrasse avec Gaspard et les enfants qui parlent une autre langue, le ballon en mousse réconcilie tout le monde. Pas besoin de se comprendre pour taper dedans et courir après. Elle m'aime bien Rosita, elle trouve que je suis un bon garçon, bien élevé. Des fois elle me pince la joue et ça fait mal. Ça doit ressembler à une caresse pour elle. Elle surveille toute la résidence du Cap-Martin avec son œil de renarde. Elle sait tout.



Il suffit de lui demander. Rosita n'a aucun secret, trop heureuse de faire plaisir aux curieux. Elle débouche la bouteille de Fernet-Branca, s'en sert un petit verre et me dit que, des fois, les gens riches sont plus malheureux que nous. Moi je ne suis pas d'accord. Quand on est très riche on peut avoir tout ce qu'on veut.

**Des armoires pleines de Haribo pour moi.**

**Des voitures sans traites pour papa afin qu'il ne prenne plus le bus ni le métro.**

**Des milliers de bracelets et un seul garçon, le bon, pour Alicia.**

Plein d'esclaves plus vieux que les enfants pour porter les cartons de livres du camion à la librairie de maman. Un atelier pour de vrai à Bourg-en-Bresse et à Roquebrune où Pilar peindrait chaque jour sans

occuper les chambres de papa.

Rosita me fait goûter une gorgée de son Fernet-Branca et je fais la même grimace qu'avec le sirop contre la toux que maman me fait boire quand je suis malade. Pouah, c'est horrible ce truc. Pilar, un peu rêveuse, m'a dit que ses parents en buvaient autrefois, là-bas en Argentine, avec du Coca-Cola. Y penser quand je retournerai chez la gardienne. Un Coca, mais sans le Fernet-Branca.

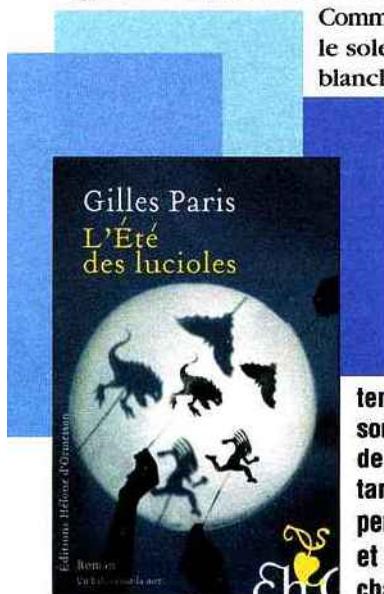
La baronne de Liseray a eu moins de chance que Rosita. Elle a perdu son mari et ses deux enfants dans un accident d'avion au large de Zanzibar. Je ne sais pas où c'est, Zanzibar, mais j'adore le nom. Ils s'en allaient faire un safari à Nairobi. Je dis : "C'est quoi un safari ?" et Rosita me répond : "C'est comme un zoo, mais sans cage. Tous les animaux sont en liberté et ne se montrent que s'ils le veulent bien." Ça me plaît que les animaux se cachent quand ils n'ont pas envie d'être filmés ou photographiés. La baronne, elle, préférerait rester dans son chalet en Suisse avec la neige qui parfois l'empêchait de sortir, à feuilleter des magazines sans les lire, juste pour les photos des gens heureux. Depuis, elle passe tous ses hivers à Zanzibar comme si ça la rapprochait un peu de son mari et de ses deux enfants.

Comme elle n'aime pas trop le soleil qui brûle sa peau blanche, elle reste dans sa chambre climatisée,

à boire du thé sur son lit, calée contre de grands oreillers, cachée derrière la moustiquaire, à cause des moustiques méchants qui aimeraient bien goûter sa peau laiteuse et aussi ridée qu'une pomme oubliée au fond d'un jardin. Elle ne sort que quand il pleut, sous son parapluie beige, et s'en va voir les singes rouges dans la forêt de Jozani. Des fois je l'aperçois sur la terrasse de la résidence. Elle s'abrite du soleil sous une ombrelle blanche et Lorenzo lui apporte un thé Earl Grey avec une moitié de citron. Elle aime bien s'y asseoir aussi le soir entre vingt heures et vingt-deux heures quand nous jouons entre nous. Un sourire se dessine sur ses lèvres quand on crie aussi fort que des Indiens poursuivis par les cow-boys.

**L'été dernier le ballon en mousse a rebondi sur sa table, la jolie tasse de porcelaine s'est envolée, renversant son contenu sur la baronne, avant de se briser au sol.**

À la résidence on n'a pas le droit de jouer avec des ballons en cuir qui sont confisqués par Rosita. En échange on peut jouer avec le ballon en mousse qui au moins ne casse pas les fenêtres. Gaspard et moi on est arrivés tout penauds pour récupérer le ballon que la baronne tenait entre ses mains. Rosita, debout près de la baronne, une main sur ses hanches, avait un air un peu sévère et elle a levé un doigt menaçant que la baronne a saisi, obligeant Rosita à baisser son bras.



## L'été des lucioles

**L**es parents de Victor, 9 ans, sont divorcés. Il raconte dans ce roman rafraîchissant l'été caniculaire passé avec Pinard ou plus exactement Pilar, la femme avec laquelle son père est remarié. Victor se demande pourquoi sa sœur de 14 ans passe tant de temps avec les garçons. Les personnages imaginés par Gilles Paris et racontés par Victor sont très attachants, comme François, le père de

Victor qui fait des photos pour des guides touristiques et n'ouvre jamais son courrier, ou Claire et Pilar, ses mamans, qui adorent regarder des films d'amour qui font pleurer. Avec ce récit en forme de songe dans une nuit d'été sous le signe d'une étrange invasion de lucioles, Gilles Paris nous replonge délicieusement dans le monde de l'enfance (Éd. **Héloïse d'Ormesson**, 224 pages, 17 euros).